

“Duchamp, un mec qui a vidé son garage”

A New York, le musée d'Art moderne organise des visites pour les malades d'Alzheimer. Et les idées viennent, et la parole se libère...

Manny a les yeux bleu délavé et une manière de vous regarder par en dessous qui vous retourne le ventre. Un mince liseré rouge encadre son regard à la cornée jaunie. Lynn, sa compagne, lui tient la main, elle le maintient tout contre elle. Mais les yeux de Manny ne se laissent pas piéger, ils s'échappent, cherchent autour de lui, et quand ils vous attrapent, ils ne vous lâchent plus. Comme s'il voulait plonger en vous, en extirper ce qu'il y a de meilleur. Il veut savoir qui vous êtes, ce que vous faites là. Mais attention, il n'a rien contre vous, ça se voit à la douceur de son sourire, à la grâce de sa tenue. Il est soigné, il porte une chemise à rayures bleues et blanches rentrée dans son pantalon beige un peu court. Il marche de guingois, s'appuie tel un lutin sur sa femme qui est là pour lui, même si c'est parfois difficile.

Les gestes de Lynn, la légère pression de sa main ont pour objectif d'empêcher Manny de s'agiter. Mais Manny aime les gens, leur contact. Vous toucher, il adore, parce qu'il veut vous dire quelque chose que vous n'oublierez pas, quelque chose de profond. Ses lèvres en tremblent, sa bouche rapidement s'ouvre et se ferme, comme si les pensées se préci-

LA VISITE DU MOMA INSPIRE AUX PATIENTS DES SENTIMENTS POSITIFS ET AMÉLIORE L'IDÉE QU'ILS SE FONT D'EUX-MÊMES (ICI DEVANT UN "READY-MADE" DE MARCEL DUCHAMP).

pitaient dans sa tête, comme si elles roulaient l'une dans l'autre, avec la même énergie qui sort de ses yeux. Enfin, la parole arrive : « Vous êtes une bonne personne, je voulais le dire, c'est important, vous êtes une bonne personne et je voulais vous en remercier. » Alors c'était ça, ce regard si pénétrant, cette affection soudaine...

Manny vous tient maintenant la main et le redit : « Vous êtes une bonne personne. » Il vous sourit, ses yeux sont si pleins d'humanité... Pourtant, il est malade, atteint d'un syndrome désormais classique. Celui qui permet de comprendre comment, lorsque l'âge vous a travaillé, pris la part la plus raisonnable de l'être, il vous reste parfois un amour qui n'est peut-être qu'une défense. Manny est un homme âgé, atteint de démence, touché par la maladie d'Alzheimer, au premier stade. Il est venu avec sa femme, Lynn, au musée d'Art moderne de New York, le MoMA, ce mardi de fermeture au public, pour une visite réservée aux malades et à leurs accompagnateurs. Ils sont près de quatre-vingts, à attendre en petits groupes le signal du départ.

On associe souvent la maladie d'Alzheimer à la perte de mémoire. Elle revêt pourtant des formes très

différentes : désorientation, troubles du langage, troubles du comportement. « L'atteinte de la mémoire n'est qu'un des modes d'expression de la maladie, et quand on rencontre les familles des malades, la perte de mémoire ne représente pas l'essentiel de leurs problèmes. Elles se plaignent souvent que leur proche est anxieux, déprimé, qu'il ne trouve pas le sommeil, qu'il a des troubles du compor-

“Cette pelle, là, c'est de l'art ? C'est moi qui devrais être là, je m'appelle Art, mon diminutif c'est Art, je suis Art.” ARTHUR

tement alimentaire. Ces troubles psycho-comportementaux sont les plus durs à supporter », explique Jérémie Parienté, neurologue et chercheur à Toulouse, spécialiste de la maladie d'Alzheimer.

C'est pour répondre à ces difficultés que les visites du MoMA ont été créées, organisées tous les mois depuis cinq ans. En ce début d'après-midi, autour de Lynn et Manny, des



CI-CONTRE, VICTORIA ET JUAN DEVANT "SOIRÉE À HONFLEUR", DE SEURAT. CI-DESSOUS, RHODA DEVANT "LE RÊVE", DU DOUANIER ROUSSEAU. EN BAS, LYNN ET MANNY DEVANT LES "TROIS MUSICIENS" DE PICASSO.



habitués : Juan et Victoria, Miriam en survêtement gris avec ses deux accompagnatrices Cherry et Roberta, Arthur et sa chemise de bûcheron que sermonne Rhoda, qui le trouve trop facétieux, et d'autres encore. Une petite bande voûtée et disciplinée qui attend, un peu à l'écart de l'entrée du personnel, que la visite commence. Règne une forme d'allégresse voilée.

Amir Parsa est le directeur du projet Alzheimer du MoMA. Il est là, au milieu de la galerie avec son groupe de quinze personnes, en costume noir, bien droit dans ses chaussures élégantes et pointues. Cheveux longs, catogan et tempes grisonnantes. Amir Parsa est d'origine iranienne, il a 42 ans et a étudié aux Etats-Unis. « Je suis un écrivain, un artiste, un poète francophone, nous a-t-il confié avant la visite dans un français suave. Après mes études littéraires, j'ai donné des cours aux Etats-Unis dans ce que vous appelez les quartiers sensibles. J'ai compris alors que la transmission du savoir ne pouvait passer par les

codes habituels. Il fallait tenter des démarches différentes : le questionnement, l'émotion, le ressenti. Ici c'est la même chose, nous développons des méthodes spécifiques à chacune de nos visites. Pour le projet Alzheimer, nous avons passé beaucoup de temps avec des médecins et des chercheurs à comprendre comment on devait parler aux patients. Dans ce cas précis, le savoir passe par la relation que nous établissons avec les visiteurs. »

Le groupe se dirige, tabouret à la main, vers les salles du musée ; Amir Parsa plaisante avec les uns et les autres. « Il faut que les visiteurs se sentent tout de suite à l'aise, sans cérémonie. » Des jeunes femmes déambulent un pinceau dans une main, un plumeau immaculé dans l'autre ; ignorant notre groupe, allant de tableau en tableau pour les épouseter. Leurs gestes sont si lents et leur calme est si grand qu'on croirait un happening muet. Nous arrivons face à *Soirée à Honfleur*, de Georges Seurat. Les visiteurs sont sur trois rangs, en arc de cercle. Amir Parsa se tient au milieu, un peu à droite du tableau. Il leur demande de regarder, de prendre leur temps, de faire ce qu'habituellement on ne fait pas.

Une légère pesanteur s'installe, cette gêne face à une œuvre réputée sacrée. Mais Amir Parsa n'a rien d'un grand prêtre. « Que sentez-vous, que voyez-vous, qu'est-ce que cela vous inspire ? » Il décrit un peu le tableau, raconte l'étendue de mer miroitante, pointilliste, puis pose des questions. Lentement, les langues se délient. Les visiteurs de l'après-midi cherchent l'humain. « Ici, il y a des traces de pas », montre Rhoda. Et Amir Parsa de renchérir : « Depuis le temps que je travaille ici, que je passe devant ce tableau, je n'avais jamais imaginé que ce puisse être des traces de pas ! » Soudain, au fond, une voix élégante de femme surgit : « C'est froid, il fait froid. Oui, je le vois à ce reflet blanc sur l'eau. Et il y a cette plage... Une plage est un endroit où il y a des enfants qui jouent. Il y a quelque chose d'inquiétant là-dedans. » Amir se tourne alors vers Juan et Victoria. Elle a 98 ans et semble épuisée, elle est la seule en fauteuil roulant. Derrière elle, Juan, une quarantaine d'années et costume sombre, semble se cacher, les tableaux l'intimident. « Et vous, qu'est-ce que vous en pensez ? »

questionne Amir Parsa. Victoria ne répond pas, Juan peine à trouver ses mots, l'espagnol et l'anglais se mêlent dans sa réponse. Amir veille à ne laisser personne en dehors du groupe. Puis une femme de 60 ans aux yeux maquillés et écarquillés s'exclame : « Amir, je voulais vous remercier de nous écouter. C'est si rare face à des tableaux d'avoir la parole. En moi, ça fait naître des idées, des choses qu'autrement je n'aurais jamais osé dire. »

Francesca Rosenberg, qui dirige les programmes d'accès au MoMA, insiste sur les bienfaits de la visite sur les accompagnateurs. Car souvent, les familles souffrent beaucoup des démences séniles de leurs proches. « Lorsque nous avons lancé ce projet, nous avons remarqué que les malades étaient heureux de cette expérience qui les traitait en adultes. Et que l'art est un outil formidable pour recréer du lien et des souvenirs. Mais nous ne pensions pas aux soignants et aux familles. Et nous avons découvert que cela avait autant de valeur pour eux que pour les malades. D'ailleurs, pendant la visite, souvent on ne sait plus qui est le malade. »

La visite se poursuit. Les quelques pas, lents, qui nous mènent à la salle suivante sont l'occasion pour les uns et les autres de se prendre la main ou de se soutenir. Miriam dans son sur-vêtement gris est presque portée par Cherry et Roberta, qui la tiennent sous les aisselles. Le tableau suivant sera *Le Rêve*, du Douanier Rousseau. Amir ne l'a pas choisi par hasard. « La plupart des œuvres suscitent des réactions qui apportent du sens. On peut les utiliser pour faire parler les gens. Les figuratives ou celles qui ont une part d'ambiguïté fonctionnent ainsi formidablement. Il faut au contraire éviter les œuvres trop petites ou qui se trouvent dans un environnement moins sympathique ; on ne choisit pas non plus de toiles violentes ou qui portent des traces de traumatismes. D'expérience, les tableaux de Miró ou du Douanier Rousseau ont toujours un effet immédiat. »

Et voilà enfin *Le Rêve* d'Henri Rousseau. Un sofa, une jeune femme et un musicien charmant un serpent s'y côtoient dans une jungle ébouriffée et hypnotique. La conversation roule vite sur les tonalités de vert, quand Arthur, bondissant de sa chaise, demande en observant l'Eve nue

alanguie au milieu du tableau : « Où est Sylvia ? » « Mais qui est Sylvia ? », lui rétorque Amir Parsa. « Je ne sais pas », répond Arthur. Et pourtant cette Sylvia, peut-être une ancienne aventure, nous semble aussi soudain manquer au tableau... Amir Parsa rebondit : « Qu'est-ce qui vous semble le plus intéressant ? » Un gros rire d'enfant un peu gêné retentit, celui d'Arthur à nouveau, dont la main, le bras se tendent pour désigner la femme nue, un peu lascive : « Et que fait un sofa au milieu de la jungle ? » Amir ne répond pas. « Et lui, que fait-il ici ? Il ne devrait pas être là ! » s'exclame Arthur en désignant le musicien qui, quelques minutes plus tôt, l'avait déjà interpellé avant qu'il n'oublie aussitôt son existence. « Les rêves du Douanier Rousseau sont étranges... », prévient Amir Parsa. Miriam rebondit : « Mais tu ne connais pas nos rêves ! » Ses yeux sont sérieux derrière ses lunettes cerclées d'or. Amir Parsa recule d'un pas. « Non, je ne connais pas vos rêves. » Mais il a atteint son but : « Je redécouvre à chaque fois combien ces hommes et ces femmes, avec leurs problèmes cognitifs, leur perception différente, nous révèlent l'action souterraine d'une œuvre d'art... »

« C'est froid, il fait froid. Oui, je le vois à ce reflet blanc sur l'eau. Et il y a cette plage... Une plage est un endroit où il y a des enfants qui jouent. Il y a quelque chose d'inquiétant là-dedans. » UNE VISITEUSE

L'étape suivante est un *ready-made* de Marcel Duchamp, une pelle suspendue et une roue de vélo. Arthur s'esclaffe : « Cette pelle, là, c'est de l'art ? C'est moi qui devrais être là, je m'appelle Art, mon diminutif c'est Art, je suis Art. » Amir Parsa demande : « Que fait cette pelle ici ? » Une voix lui répond : « Elle est à la retraite ! » Une femme, jusque-là discrète, ne cesse de dire non du visage. Cherry s'ennuie ferme. Quant à Juan et Victoria, ils se sont approchés et rapprochés, et rigolent comme de mauvais étudiants. « L'autre tableau c'est peut-être *Rockefeller* qui l'a donné, mais celui-ci c'est un mec qui a vidé son garage », glisse Juan à Vic-

A faire
L'association Artz
En France, l'association Artz, action culturelle Alzheimer, organise elle aussi des visites pour des patients et leurs familles au musée du Louvre, au musée du quai Branly et au château de Versailles.
www.associationartz.org
Meet me at MoMA
www.moma.org/meetme

toria. Et elle, du haut de ses 98 ans, plonge un regard malicieux dans les yeux de son accompagnateur. Juan la pousse dans son fauteuil roulant jusqu'au dernier tableau, *Trois Musiciens*, de Picasso.

La visite au MoMA ne soigne pas, n'enraie pas le processus irréversible de la maladie. « Côté curatif, nous sommes toujours au niveau zéro, mais nous avons quelques traitements symptomatiques dont l'effet est modeste », avoue Jérémie Parienté. Mais l'expérience a une vertu sociale. Car cette maladie difficile à diagnostiquer affecte un nombre grandissant de personnes : près de 800 000 malades en France et, selon l'Alzheimer's Association, le nombre de patients dans le monde devrait atteindre 65,7 millions d'ici vingt ans. Pour conforter son initiative, le MoMA a demandé au New York University Center of Excellence for Brain Aging and Dementia de diligenter une étude psychosociale sur son programme. Cette étude a montré qu'il avait un fort impact sur l'humeur des patients, qu'il leur inspirait des sentiments positifs et améliorerait l'idée qu'ils se faisaient d'eux-mêmes. Depuis 2006, près de soixante musées aux Etats-Unis et dans le monde se sont lancés dans cette expérience. « On oublie souvent que les patients vivent dans un ilot du présent, ils perdent un peu du passé récent mais aussi du futur, dit Jérémie Parienté. Si ces visites peuvent faire en sorte que ce présent soit agréable, qu'ils passent un bon moment, au milieu de la ville et des autres êtres humains, alors elles remplissent leur mission. »

De sa main fine et forte, Manny vous retient. Il a beaucoup travaillé dans sa vie, exercé des tas de métiers, de libraire à pâtissier. Après la visite, il est joyeux. « J'adore cette visite, je viens à chaque fois, j'aime surtout les Picasso. » Et Lynn d'ajouter : « Et puis nous avons des amis ici, nous prenons un verre après chaque visite. C'est important de ne pas rester seuls dans ce cas-là... » Elle s'interrompt. Elle répugne à nommer la maladie. Manny approuve, vous demande encore : « Et vous, vous venez d'où ? » Il vous écoute, concentré, avant de repartir en fredonnant « I love Paris in the summer... » ● **BORIS RAZON**
PHOTOS MICHEL MALLARD
POUR TÉLÉRAMA

